



Publiée chez Gallimard pour ses deux premiers romans, Noëlle Revaz a choisi les Editions Zoé pour son troisième ouvrage. ANJA FONSEKA, ZOÉ

Le «cirque» littéraire ausculté

Noëlle Revaz. Dans son troisième roman paru chez Zoé, l'écrivaine valaisanne s'amuse du métier qu'elle pratique. Et dénonce le danger qu'il y a à se contenter de la superficialité.

GHANIA ADAMO

a

Après *Rapport aux bêtes* et *Efina*, publiés chez Gallimard, voici donc *L'Infini livre* de Noëlle Revaz qui donne à voir la vie de deux écrivaines à succès, Jenna et Joanna (lire ci-dessous). D'abord très méfiantes l'une vis-à-vis de l'autre, elles finissent par s'accepter comme concurrentes avant de se fondre en une seule personne dont la pensée et la parole se complètent. Ne voir dans cette fusion qu'une métaphore renvoyant l'image d'un monde littéraire pris dans des complicités parfois forcées. Simagrées, effets de mode: tout un milieu est ici épinglé. Noëlle Revaz est bien placée pour en parler.

Votre éditeur est Gallimard. Pour «L'infini livre», vous avez choisi d'être publiée chez Zoé, pourquoi?
Noëlle Revaz: Je pense que ce roman a toute sa place chez Zoé. C'est une maison indépendante qui donnera un écho plus grand à mon livre et le fera résonner différemment.

Vu la thématique de votre roman, aviez-vous le sentiment d'être plus libre de dire ce que vous vouliez chez Zoé?

Non, pas forcément, je n'abandonne pas Gallimard. Ceci dit, la liberté se pose pour moi plutôt en tant qu'écrivain. Avoir deux maisons d'édition allège en quelque sorte les contraintes et me procure la possibilité de publier des textes de nature différente. Je crois qu'un romancier a le devoir de faire des choix, de diriger son écriture et sa carrière comme il l'entend, tout en restant conscient des jeux commerciaux. Vous savez, je parle du monde du livre dans mon roman, mais cela ne m'empêche pas de porter le même regard sur d'autres

domaines comme la politique, les arts, et même notre vie quotidienne où une certaine superficialité prévaut. Maintenant que beaucoup d'événements passent par l'image, on a l'impression que les montrer suffit pour les appréhender et les connaître. J'y vois une sorte de paresse, qui me frappe. C'est avant tout cela le sujet de *L'Infini livre*.

Vous critiquez la télévision qui fabrique des vedettes. Dans quelle mesure le star-system nuit-il au livre?
Dans la mesure où la personne de l'écrivain devient plus importante que ses écrits. Cela veut dire que le texte ne suffit plus. Inviter tel ou tel romancier à s'exprimer pour ne s'intéresser qu'à son look, par exemple, à sa vie ou à son succès social me paraît absurde. Mais mon roman ne critique pas spécialement la télévision. Celle-ci n'est ici que le moyen de rendre visibles certains comportements et mécanismes.

Côté hommes, il y a dans votre roman deux types d'auteurs: le brillant, effacé, et le moins brillant, trop visible. Pensez-vous que le monde des écrivains évolue entre ces deux modèles?
Je pense que dans la réalité les choses sont plus nuancées. Il est vrai que j'illustre les deux tendances, mais c'est ironique, cela ne veut pas dire que le monde littéraire s'y réduit. Il y a d'ailleurs les deux écrivaines, Jenna et Joanna, qui rétablissent en quelque sorte un équilibre. Ces deux-là gardent dans leur tête une petite veilleuse qui leur permet de chercher un sens à ce qu'elles voient ou entendent et de ramener du souffle dans ce «cirque» littéraire, c'est-à-dire dans un milieu étouffant, trop balisé, où l'on ré-

pète des formules et des discours creux. Grâce à l'amitié qu'elles développent par télépathie, elles trouvent donc une porte de sortie. C'est leur moyen de survie dans un univers vidé de son humanité.

Quentin Mouron, jeune auteur lausannois, a publié l'an dernier «La Combustion humaine», roman critique sur le milieu littéraire aussi, mais suisse romand. Comment expliquer l'intérêt actuel porté à ce thème?
Je n'ai pas lu le roman de Mouron, je ne peux donc pas parler pour lui. En ce qui me concerne, je dirais que *L'Infini livre* ne vise pas un milieu précis. Il est plutôt lié à une façon de penser de notre société, à une philosophie de vie et à une tendance que je ressens aujourd'hui. Mes personnages étant plus larges, parce qu'ils sont des types, se prêtent donc à différentes interprétations. Et le texte en devient plus mouvant.

En refermant votre livre, on se demande si vous croyez encore au métier d'écrivain?
Bien sûr que j'y crois, sinon je n'aurais pas écrit ce roman. Mon propos est de donner une image du danger qu'il y a à se contenter toujours de la superficie. Dans le roman, j'évoque justement la notion de «verticalité» en parlant du livre comme un puits dont il faut sonder les profondeurs. Jenna et Joanna en sont le reflet: elles doivent descendre en elles-mêmes et redécouvrir leur intérieur. Le problème auquel nous sommes confrontés aujourd'hui est celui de l'immédiateté: tout doit aller très vite. Nous ne savons plus prendre notre temps. Or un livre marque justement un temps d'arrêt et de réflexion. C'est un moment où l'on se pose. I

rustique à l'écart de tout cliché. *Efina*, finaliste pour le Prix Femina 2009, renouvelle avec brio le roman d'amour en redessinant le profil du séducteur. Soit un don Juan des temps modernes, confronté à un vide abyssal qu'il remplit par ses conquêtes. *L'Infini livre*, enfin, convoque la comédie bourgeoise; sauf qu'ici le salon est remplacé par le plateau de télévision où le babillage des animateurs devient le ressort du comique. Et parfois de l'ennui.

GH
> **Noëlle Revaz**, *L'Infini livre*, Ed. Zoé, 313 pp.

ALEXANDRE DUMAS

Un Fribourgeois réédite un texte oublié

THIERRY RABOUD

Auteur parmi les plus prolifiques de son siècle, Alexandre Dumas était passé maître dans l'art du récit historique, dont il feuilletonnait les épisodes en différents journaux. C'est dans les pages du premier numéro de son hebdomadaire *Le Monte-Cristo*, dont l'écrivain proclamait être «le seul propriétaire et le seul rédacteur», que paraît en avril 1857 l'épisode initial du texte consacré à Octave Auguste. Un récit de sa série des *Grands hommes en robe de chambre* qui retrace l'ascension du jeune Octave vers le trône impérial à la suite de l'assassinat de son père adoptif Jules César.

«En lisant ce numéro numérisé du *Monte-Cristo* sur le site de la Bibliothèque nationale de France, je suis tombé sur ce texte qui ne me disait rien», explique le Fribourgeois Alain Chardonnens, qui se dit «grand fan» de Dumas. Constatant, après avoir consulté différentes bibliographies de référence, qu'*Octave Auguste* n'avait jamais été réimprimé, ce professeur à l'Ecole de culture générale de Fribourg et historien de formation s'est alors proposé, pour le compte des Editions L'Harmattan, de le faire sortir de l'oubli.

La publication tombe à point nommé pour commémorer cet été les 2000 ans de la naissance d'Auguste. Un anniversaire marquant, mais resté très peu visible: l'empereur embarrasse encore pour les récupérations politiques fascistes dont il a été l'objet au cours du siècle passé... «Le texte de Dumas apparaît ainsi, en 2014, comme politiquement non correct, abonde Alain Chardonnens. L'écrivain y fait l'apologie d'un régime autoritaire succédant à la république, ce qui nous semble choquant aujourd'hui, mais qui, au mitan du XIX^e siècle, entrait en résonance avec la nostalgie du règne prestigieux de Napoléon I^{er}». Une plongée dans d'antiques querelles politiques donc, qui sait tenir son lecteur même si le texte s'avère incomplet: le parcours d'Octave s'interrompt, avant que celui-ci ne devienne Auguste, sur cette mention: «La suite au prochain numéro». Il n'y aura jamais de suite à ces treize épisodes, soit que Dumas se fût trouvé à court de la matière historique qui servait de base à son récit, soit qu'une idylle galante avec une actrice hongroise de vingt-trois ans rencontrée en cet été 1857 l'eût détourné de la rédaction de ce récit politique pourtant stimulant... I

> **Alexandre Dumas**, *Octave Auguste*, texte établi et présenté par Alain Chardonnens, Ed. L'Harmattan, 146 pp.

en bref

GRAND PRIX SUISSE D'ART Quatre lauréats

Les artistes Anton Bruhin et Pipi-lotti Rist, l'historienne de l'art Catherine Quéloz ainsi que le collectif d'architectes Pool sont les lauréats du Grand Prix suisse d'art/Prix Meret Oppenheim 2014, a annoncé hier l'Office fédéral de la culture. Ces prix, dotés chacun d'un montant de 40 000 francs, seront remis le 28 octobre au Flux Laboratory de Zurich. Ce prix, qui en est à sa quatorzième édition, distingue des personnalités ayant «contribué de manière exceptionnelle» au rayonnement de la «création artistique et architecturale suisse contemporaine». LIB

RECTIFICATIF

CLASSES DE MUSIQUE À ZÜRICH

Dans l'article consacré à l'orchestre de jeunes Youth Orchestra of Bahia de notre édition du samedi 23 août, nous indiquions dans les propos de Susanne Gilg que le canton de Zurich compte 77 «Klassenmusikern», ces classes de musique intégrées au cursus scolaire. Or il en possède 110, dont 77 pour la seule ville de Zurich. Quelque 2000 enfants sont concernés par le projet. TR

Quand le plateau de télévision remplace le salon

Pour se saisir de la portée de *L'Infini livre*, il faut en passer par une lecture par moments ennuyeuse des 313 pages qui composent le roman. Non que le style de l'auteure soit alambiqué ou ses idées obscures. Non. L'ennui vient d'un retour presque obsessif de ces émissions de télévision qui jalonnent les chapitres comme autant de marches à gravir, péniblement, pour atteindre la notoriété. Celle que doivent entretenir Jenna et Joanna qui, au rythme des parutions de leurs livres respectifs, courent les pla-

teaux de télévision, se pliant ainsi au jeu de la publicité dont toute publication a besoin. D'émission en émission, les deux femmes révèlent toujours un peu plus d'elles-mêmes, mais jamais rien de leurs romans dont le contenu nous restera inconnu. Et pour cause: ce qui compte ici, c'est la forme de l'ouvrage, sa couverture, sa couleur... Sarcas-tique, Revaz écrit: «Tout devenait embarrassant à partir du moment que l'on se mettait à vouloir fourrer son nez dans un livre.» Mieux vaut donc fourrer son nez

dans la vie privée de son auteur. On entrera ainsi dans l'intimité des deux écrivaines; on connaîtra leurs goûts vestimentaires, leurs maris, on verra comment tourne leur ménage, quelle relation elles entretiennent avec le milieu de l'édition, obsédé par le formatage et le littérairement correct.

Chaque roman de Noëlle Revaz revisite un genre littéraire. *Rapport aux bêtes* redécouvre le récit du terroir à travers le langage cabossé des paysans, et installe au cœur des Alpes une Suisse